

IRRÉVÉRENCE

Entretien avec Johann Rivat

Imaginez une verrière où le soleil rentre directement pour l'inonder de lumière, un atelier où les murs sont recouverts de toiles immenses, supports de silhouettes humaines solitaires et figées, témoins silencieux de notre modernité. « Qu'est-ce qu'être humain ? Quelle construction de l'humanité souhaitons-nous accomplir dans l'espace-temps qui est le nôtre ? » Tout se joue dans cet atelier, entre intention et pulsion de faire. Cet atelier est celui de Johann Rivat, l'un des 5 artistes qui vont parrainer l'exposition Irrévérence.

Nous l'avons rencontré.

GL- Johann, pouvez-vous nous parler de votre travail ?

JR - Ce n'est jamais facile de parler des tableaux, et tout particulièrement quand il s'agit des siens. Idéalement, ils devraient se suffire à eux-mêmes. Il y a le langage de la peinture d'un côté et le langage de la réflexion de l'autre, un exercice qui me semble nécessaire. Nécessaire, parce qu'il permet de donner des éléments adjacents ou sous-jacents aux formes colorées qui apparaissent sur la toile. J'ai tout de même une certaine prudence vis-à-vis des mots, celle de ne pas les accueillir comme une vérité. C'est toujours la peinture qui doit avoir le dernier mot. Par ailleurs, je ne me situe pas dans la posture mais dans la pulsion. Ma priorité, c'est « faire ». Surtout ne pas renoncer. Etre « engagé au monde » reste primordial.



GL - Vous définissez-vous comme un artiste engagé ?

JR - Si je m'engage dans mes actes, je ne me définis pas pour autant comme un artiste engagé. Je peins, non pas pour la reconnaissance ou pour des raisons financières mais avant tout parce que l'image s'impose à moi comme un réel, une entité qui me dépasse, livrée au regard, qui marque notre rétine et nous bouscule. Il faut que la rencontre entre mon



@ http://img.over-blog-kiwi.com/0/85/88/28/20160105/ob_fb9e7b_p1550523.JPG

travail et le « regardeur » fasse choc. C'est un peu comme si je mettais à disposition une intention, une image qui pense ou une pensée de l'image.

GL - *N'y a-t-il pas dans votre démarche une critique de notre modernité ?*

JR - Je suis particulièrement sensible à ce qui me confronte à l'injustice, au mensonge, à la pauvreté, à l'absurdité de notre monde, centré sur la possession et le profit ... Une critique de la modernité, certes, mais pas « anti-moderne », plutôt « contre-moderne ».

Dans mes graphites sur papier, la composition, cérébrale et maîtrisée, induit un sens, en organisant l'espace. Que montre t-on et comment ?

Dans mes tableaux, c'est autre chose, comme si le format, plus imposant et l'agencement de la couleur avaient pour finalité d'imposer le silence, de prendre en quelque sorte le spectateur en otage. Si la toile ne bouscule pas, à quoi sert elle ?



Dans la peinture, l'image se construit à chaque coup de pinceau. L'œuvre d'art, c'est à dire ce qui se passe entre la toile et le pinceau, s'apparente de ce fait à une « microfriction ».

GL - *Qu'est ce qui vous a séduit dans le thème Irrévérence, moteur de l'exposition ?*

JR - Le thème Irrévérence m'inspire dans la mesure où il renvoie à « non civilisé ». Je ne veux pas être « civilisé » (comme disait Arthur Cravan) mais me situer dans l'irrévérence de l'ordre, dans la résistance, l'incivilité parce que notre civilisation essoufflée et moribonde engendre la superficialité (cf. réseaux internet). Elle ne laisse plus de place à l'individu ni au désir de faire. Le refus d'accepter sa solitude règne en maître, imposé de l'extérieur. C'est contre tout cela que je m'insurge.

GL - *Que pensez-vous de cette initiative de présenter à la fois des artistes professionnels et amateurs ?*

JR - C'est une bonne idée. Selon moi, être artiste, ce n'est pas une profession mais une condition. Je ne suis pas intéressé par les artistes qui le sont pour de mauvaises raisons : multiplicité d'images, déclinaison de diagrammes dans l'abandon de moyens, tout cela pour des raisons mercantiles ou de vanité, propre à l'humain. Il faut une certaine harmonie dans les couleurs, dans notre rapport au monde et aux autres, non atteignable si on ne se réalise pas dans ce qu'on fait, en tant qu'individu.

Pour reprendre une phrase de Malraux dans **La condition humaine** « Un homme est la somme de ses actes, de ce qu'il fait, de ce qu'il peut faire. Rien d'autre ».

Entretien réalisé par Gisèle Lipovetsky